



Un dernier
baiser avant
de te tuer

JEAN-PHILIPPE BERNIÉ

Du même auteur

J'attendrai le temps qu'il faudra, Montréal,
La courte échelle, 2013.

Quand j'en aurai fini avec toi, Montréal,
La courte échelle, 2012.

JEAN-PHILIPPE BERNIÉ

Un dernier
baiser avant
de te tuer

À tatie Raymonde.

PREMIÈRE PARTIE
JUILLET-AOÛT 1976

Claire n'a aucune envie d'aider sa mère à préparer ce gâteau : elle préférerait rester dans sa chambre et lire ses Tintin. Mais sa mère l'appelle à nouveau depuis la cuisine. Il faut bien qu'elle descende.

— En attendant que tu te montres, j'ai fait bouillir l'eau et le sucre, et j'ai rajouté les oranges coupées en morceaux. Mets ton tablier, s'il te plaît.

Claire noue son tablier autour de sa taille ; il y est dessiné un lapin souriant en toque de cuisinier, qui tient une grande cuillère en bois. Claire déteste ce tablier.

— Il faut trente millilitres de Grand Marnier.

Le livre de recettes est français, il vient de la famille de papa. Tout y est indiqué en grammes et en millilitres. Claire prend le verre à mesurer, mais sa mère l'arrête :

— Trente millilitres, c'est deux cuillerées à soupe.

Claire écrit en marge de son cahier de recettes *Trente millilitres = deux cuillerées à soupe*. Elle n'aime

pas faire la cuisine, mais quand elle fait les choses, elle aime les faire comme il faut.

— Fais attention à ton écriture, reprend sa mère, qui est pourtant de l'autre côté de la table. Tes *t* et tes *i*.

Depuis quelque temps, la belle écriture appliquée pour laquelle sœur Louise lui a fait tant de compliments a changé. C'est en ouvrant par hasard un cahier de l'année dernière que Claire s'est aperçue des différences : les lettres rondes sont devenues un peu plus anguleuses, les barres des *t* et les points des *i* se sont décalés vers la droite. Claire trouve jolie cette écriture qui est apparue toute seule et qui est vraiment la sienne. Sa mère n'est pas de cet avis. Elle lui a dit que l'écriture ne devrait pas changer.

— Mais dans les Tintin, elle change ! Celle des derniers n'est pas du tout la même que celle des premiers !

Depuis, sa mère surveille ses lettres de près.

— Dans la sauce, explique-t-elle en versant le Grand Marnier, le goût du sucre, l'alcool et l'amertume de l'orange se mélangent, si bien qu'on ne les sent plus.

Claire ne voit pas l'intérêt de mettre des ingrédients si c'est pour ne plus les sentir, mais elle ne demande pas d'explication. Quand elle a des questions, elle les pose plutôt à papa.

— Je crois que le facteur est passé. Tu veux bien aller chercher le courrier ?

Heureuse de quitter la cuisine, même pour quelques secondes, Claire court vers l'escalier.

— Ne cours pas dans la maison !

Quand elle arrive au garage, elle jette un coup d'œil aux deux bicyclettes toutes neuves accrochées au mur. Son premier grand vélo. Il est rouge, magnifique. C'est elle qui a choisi la couleur. Sa mère n'était pas d'accord, elle a dit qu'un vélo rouge ce n'était pas une couleur pour une petite fille, mais papa a défendu son choix.

— Un cadeau, il faut que ça plaise, a-t-il dit. Et à onze ans et demi, Claire n'est plus une petite fille !

À côté de son vélo, il y a celui de Hughes, plus petit, et bleu. Les deux vélos ont été achetés en « récompense pour leur année scolaire ».

Cela fait exactement trois semaines que les vélos sont suspendus au mur. Leur mère ne veut pas qu'ils les utilisent à Montréal, à cause de la circulation. Papa a essayé de la faire changer d'avis, mais elle n'a pas cédé.

De temps en temps, Claire et Hughes descendent au garage pour toucher les cadres rutilants et les pneus tout noirs et tout propres. On leur a promis qu'au chalet ils pourraient passer dessus le temps qu'ils voudraient.

Il reste exactement six jours. Six jours avant de retrouver le chalet, le lac, le bois, Simone et Édouard, Pogo. Six jours avant les vélos.

Claire remonte avec le courrier. Sa mère se lave et s'essuie soigneusement les mains avant de

prendre les lettres. L'une d'elles retient son attention. Elle la pose contre le panier à fruits.

— Maintenant, la génoise.

Claire ne peut dissimuler une grimace. Elle a horreur de préparer une génoise. Il faut tenir le batteur dix minutes, jusqu'à ce que la mixture « fasse le ruban ». Non seulement c'est un gros effort, mais en plus elle n'en profitera pas. La dernière fois, papa leur a fait goûter le gâteau, et elle a trouvé ça très bon (Hughes, un peu moins), mais leur mère a été intraitable.

— Il y a de l'alcool. Il est hors de question que les enfants en mangent. Je leur ai acheté des muffins.

Claire soupire et prend le batteur que lui tend sa mère.

— Ne soupire pas comme ça. C'est le gâteau préféré de ton père et tu sais qu'il faut qu'on fasse tout ce qu'on peut pour lui faire plaisir.

Oui, elle le sait. Elle sait que papa pourrait partir. On le lui répète assez.

— Ton père et Hughes vont bientôt revenir, dit la mère de Claire en regardant l'horloge en forme d'œuf sur le mur à côté du frigo.

Elle allume la petite télévision orange qu'il y a dans la cuisine. Cette télévision est toujours allumée quand papa est dans la maison, et éteinte le reste du temps. Ils parlent des Jeux olympiques; tout le monde parle des Jeux olympiques. Ils montrent la tour inclinée du stade, qui n'est pas terminée et qui ne le sera pas pour la cérémonie d'ouverture.

Ça a étonné Claire.

— Ils la connaissent depuis longtemps, la date d'ouverture ! Alors, pourquoi ne vont-ils pas finir la tour à temps ?

— C'est très compliqué à construire, une tour inclinée, a expliqué papa. Ce sera la plus haute tour inclinée du monde.

— Encore ces maudits Jeux, soupire sa mère.

Elle tourne le bouton des chaînes jusqu'à ce qu'elle tombe sur un feuilleton. C'est une chaîne anglaise. Claire ne fait pas l'effort de suivre ; les feuilletons ne l'intéressent pas.

Peu après, elle voit la grosse Ford de papa entrer dans l'allée. Hughes sort de la voiture et monte l'escalier en courant.

— Hughes, ne cours pas dans l'escalier !

Puis papa arrive dans la cuisine.

— Ma petite chérie ! s'écrie-t-il.

Il saisit Claire par la taille et la soulève au-dessus de sa tête. Claire rit de joie et de crainte mêlées. Elle aime quand il la soulève le plus haut possible et que ses cheveux effleurent le plafond. Vue de là-haut, la cuisine est tout à fait différente.

Papa la repose et fait la grimace.

— Bientôt, je ne pourrai plus te soulever comme ça !

— Une lettre est arrivée, dit la mère de Claire.

— Une lettre ?

— Claire, va jouer dans ta chambre.

Claire se demande ce qu'il y a dans cette lettre. Alors, quand elle sort de la cuisine, au lieu de monter dans sa chambre, elle passe dans la salle à manger et laisse la porte ouverte. Elle examine la grande table sombre, brillante comme un miroir, les chaises et leurs hauts dossiers droits, les rideaux épais en velours qui ont une couleur entre le vert, le jaune et le marron, et elle se dit que, de toute cette maison qu'elle n'aime pas, c'est cette pièce qu'elle aime le moins. Elle préfère les vieux meubles du chalet, les tiroirs qui grincent, leur odeur un peu poussiéreuse – chaque meuble a son odeur, elle l'a remarqué –, la grande table couverte de taches qui a trois

cales sous un pied parce qu'elle n'est pas droite – ou alors, c'est le plancher qui n'est pas droit, un éternel sujet de discussion entre papa et Édouard, comme la porte de la salle de bains, qui coince toujours quand il fait chaud...

— Alice, c'est complètement ridicule. On ne peut pas lui faire une chose pareille.

Claire dresse l'oreille, mais n'entend pas la réponse de sa mère, qui parle très bas.

— Ce serait encore plus idiot ! s'exclame son père cinq secondes plus tard.

Nouveaux murmures. Claire n'entend plus rien. Elle attend un peu, puis monte l'escalier et va voir son frère. Hughes est couché par terre dans sa chambre, entouré de ses Lego. Il a bâti une grande maison toute blanche, mais elle n'a qu'une moitié de toit.

— Je n'ai pas assez de tuiles pour terminer, fait-il d'un ton déconfit.

Il regarde Claire avec espoir, comme si elle pouvait faire apparaître les tuiles qui manquent.

— Ta maison est trop grande.

— Oui, mais il faut qu'il y ait de la place pour tous les animaux.

Les animaux de Hughes sont alignés, juste à côté, par ordre de taille, du plus petit (un éléphant) au plus grand (une poule). Claire examine la maison. Elle se demande toujours comment Hughes peut concevoir des constructions pareilles. Il n'a que neuf ans et il bâtit au hasard, mais ça finit toujours par ressembler à quelque chose.

— Il faut que tu fasses une terrasse sur l'arrière, dit enfin Claire. Une terrasse non couverte. Comme ça, il n'y aura pas besoin de toit.

Hughes réfléchit. Comme chaque fois qu'il réfléchit, il écarte la frange de cheveux noirs qui lui tombe sur le front. Il a toujours l'air terriblement sérieux quand il joue avec ses Lego, beaucoup plus sérieux que quand il fait ses devoirs.

— C'est une bonne idée. Et puis comme ça les animaux pourront sortir au soleil!

Il lance un grand sourire à sa sœur et se met au travail. Contente, Claire retourne dans sa chambre lire ses Tintin.

Au milieu d'*Objectif Lune*, le professeur Tournesol perd la mémoire. Claire se demande quel effet ça fait, de ne plus se souvenir de rien. Est-ce qu'on s'en rend compte? Le professeur Tournesol n'a pas l'air de se rendre compte de quoi que ce soit.

— À table!

La famille s'assied autour de la grande table de la salle à manger; pour la protéger, leur mère a placé un tissu épais et une nappe plastifiée avec de grosses fleurs marron, orange et rouges. Ils commencent par la soupe. C'est une soupe de légumes, on ne sait pas trop à quoi, elle est vert foncé, très liquide, pas vraiment bonne.

— Nous avons reçu une lettre de sœur Marie aujourd'hui, annonce leur mère.

Hughes lève les yeux. Il a l'air vaguement inquiet.

— C'est ton bilan de fin d'année. *Assez bonne année, mais résultats parfois irréguliers. Peut, et doit, mieux faire.* Tu as quelque chose à dire ?

Hughes ne répond pas. Il semble rentrer en lui-même, comme chaque fois qu'on lui fait un reproche. Claire est presque sûre qu'en ce moment il pense à sa maison en Lego, à la terrasse qu'il faut monter et aux animaux qui attendent pour sortir au soleil.

— Ta sœur n'a pas ce problème. *Très bons résultats, très bonne année.*

Claire voit papa déplacer sa tranche de pain. Leur mère poursuit :

— Nous vous avons acheté vos vélos en future récompense de vos résultats scolaires. Hughes devra donc achever son cahier de devoirs de vacances au complet avant d'avoir le droit d'utiliser sa bicyclette.

Elle se tourne vers son fils.

— Je t'aiderai à travailler quand nous serons au chalet, mon chéri. Cela te permettra d'aborder l'année prochaine dans les meilleures conditions possible.

Hughes ne bouge pas. Finir le cahier de devoirs de vacances, ça veut dire un mois sans vélo. La moitié des vacances.

— Mais, ajoute leur mère, votre père m'a fait valoir que ce serait désagréable pour Hughes de

devoir rester au chalet pour travailler, alors que Claire se promène sur sa bicyclette. Donc, Claire attendra elle aussi pour utiliser son vélo.

Surprise – et furieuse –, Claire ouvre la bouche.

— C'est pas juste !

— Ce *n'est* pas juste, corrige sa mère avant d'ajouter : c'est tout à fait juste. Ce qui serait injuste, c'est que ton frère te regarde profiter de ta bicyclette alors que lui ne le pourrait pas. Aimerais-tu qu'on te le fasse ?

Claire jette un coup d'œil suppliant à leur père. Il émiette sa tranche de pain.

— Je vais chercher le rôti, dit tranquillement leur mère en se levant.

Dès qu'elle est sortie, papa souffle, très vite :

— Attendez d'être au chalet. On verra.

Hughes ne répond pas. Il a l'air toujours dans son *ailleurs*. Claire l'envie. Elle n'arrive pas à partir comme lui. Elle a essayé, mais ça ne marche pas. Les pensées qu'elle veut fuir finissent toujours par revenir.

Leur mère entre et pose le rôti sur la table.

— J'espère que je ne l'ai pas trop fait cuire. Ce *n'est* pas bon quand c'est trop cuit.

Elle le découpe.

— C'est ce que je pensais, soupire-t-elle. Il est trop cuit.

Estrie, 1976, un chalet au bord d'un lac. C'est le début de l'été. Claire, onze ans et demi, est heureuse d'être là, cet endroit qu'elle aime le plus au monde.

Elle aime son frère, adore son père, n'aime pas particulièrement sa mère.

Mais elle s'inquiète. Ses parents ne s'entendent plus. Son père pourrait s'en aller.

Puis arrive Margaret.

Margaret va tenter de voler l'enfance de Claire et de son frère.

Entre le bonheur idyllique qui marque les étés d'enfance et le drame qui fait prendre conscience qu'on n'est plus enfant, l'histoire d'une jeune fille sur le point de devenir elle-même.



Jean-Philippe Bernié, docteur en génie chimique et spécialisé en science des pâtes et papiers, est aujourd'hui consultant et écrivain à temps complet. Auteur de nouvelles de science-fiction, il a également publié deux romans chez La courte échelle.